

Moufida Fedhila, « Créer, c'est Résister », Paris, 2013

Michèle Cohen Hadria interviewe Moufida Fedhila

Michèle Cohen Hadria : *Il me semble que tout ce que nous vivons n'est qu'une des conséquences de la fin de la Guerre froide à travers la mondialisation et les dérégularisations qu'elle entraîne. Au fond, la mondialisation pour moi est une histoire de puissance. Elle n'a rien d'égalitaire et a été précédée par d'autres mondialisations au long de l'histoire, telles celles des empires (grec, byzantin, romain, perse, islamique, ottoman puis l'expansion coloniale européenne et aujourd'hui par ce qu'on appelle l'Occident). Ce bouleversement total, global, t'a-t-il amenée à réfléchir sur cette problématique des murs qu'on érige dans le monde face au flux des migrations ?*

Moufida Fedhila : À vrai dire, je ne me suis pas posé autant de questions sur l'histoire. Ce qui m'intéresse surtout est ce que nous vivons, là, maintenant. Ce qui est central pour moi est le corps et son déplacement dans un contexte géopolitique. Dans les années 2000, parler des clandestins a pris une ampleur incroyable. J'avais l'impression que les puissances économiques ne s'en souciaient pas du tout auparavant. Tant que l'économie fonctionnait, peu importait si ces populations se déplaçaient à la recherche d'un travail ou si, parce que le climat avait changé, des catastrophes naturelles avaient poussé certains d'entre eux à trouver un autre lieu où vivre. Moi, la question que je me pose est de savoir, ce corps, comment vit-il ? Comment se déplace-t-il face à ces nouveaux codes politiques et géopolitiques ? Tous ces paramètres influent sur cette notion de corps.

Michèle Cohen Hadria : *Tu veux dire ce corps qui se déplace à travers des espaces qui ne sont plus natifs ?*

Moufida Fedhila : Ce corps est confronté à une limite. Quel événement me contraint à une limite par rapport à mon corps ? Le corps est déjà une limite. Géographiquement, géopolitiquement on ne peut pas se déplacer comme cela. Mais il y a aussi tout ce qui se passe dans ce corps, sa pensée, son ressenti. Où place-t-on la limite ? Avec *My Island* mon travail prend une dimension plus explicite par rapport à la géopolitique. Face à la mondialisation la question est de savoir où les individus se placent. J'étais intéressée par les textes de Paul Virilio sur la vitesse et la disparition qui étaient en avance sur leur temps. Car c'est cela ce qu'on retrouve aujourd'hui, ses idées sont devenues très actuelles. De quelle façon vivons-nous dans ce monde où on nous présente la globalisation et le capitalisme comme des « systèmes ouverts », donnant accès à plus de richesses, y compris au niveau personnel. En fait, c'est tout le contraire, ce monde ne fait que nous enfermer. Ce paradoxe du profit, je voulais le mettre en évidence. Car on crée au contraire des îlots où on contient les individus. Dans le passé, le système communiste n'a pas marché. Maintenant c'est le système capitaliste, qui lui non plus ne marche pas. Où trouver l'alternative ? Peut-être dans la politique participative ? Je me suis posé ces questions au delà des intérêts d'un seul pays, comme la Tunisie. Aujourd'hui, on ne peut plus se limiter à un seul territoire. Tout est relié.

Michèle Cohen Hadria : *Tu évoques souvent un « espace sans limite »... Est-ce chez toi une forme d'utopie ?*

Moufida Fedhila : Je ne sais pas si c'est une utopie... La chose qu'on peut en dire me vient de la physique quantique et de la « théorie des cordes » dont je t'avais parlé. C'est quelque chose qui me parle, de penser que les choses ne s'arrêtent pas simplement là...

Michèle Cohen Hadria : *A leur limite visible?*

Moufida Fedhila : Oui, je pense qu'il y a une autre manière de penser : Y a-t-il plusieurs mondes ou un seul ?

Michèle Cohen Hadria : *Tu as à cœur de décroquer l'espace dans tes travaux En créant un mur à la galerie Noloco de Padoue, tu faisais références à d'autres murs qu'on érige dans le monde, en Palestine, au Mexique, en Afrique... Mais à Padoue, en Europe même, cela semble presque incroyable...*

Moufida Fedhila : Peu de gens savent cela.

Michèle Cohen Hadria : *Dans ce travail tu dialectises la limite. Pour toi un mur génère un autre espace que celui de la séparation, mais aussi des comportements, des usages...*

Moufida Fedhila : Le mur sépare et relie. Cela paraît difficile à concevoir mais il crée une nouvelle vie autour de lui. C'est très complexe... Comme dans la ville Tijuana où une vie s'organise autour du mur érigé entre Mexique et USA.

Michèle Cohen Hadria : *La lumière bleue sur ce mur construit dans la galerie avait un sens particulier ?...*

Moufida Fedhila : Je voulais créer un côté science fiction. Donner à vivre quelque chose qui ne soit pas tout à fait la réalité, procurer au visiteur un état de sensation autre, le faire déambuler entre le réel et l'irréel...

Michèle Cohen Hadria : Quelle fut la réception de cette oeuvre à Padoue ?

Moufida Fedhila : Les habitants vivaient très mal ce qui se passait. Quand je me proposais d'aller poser des questions aux migrants, ils avaient peur pour moi. En fait, ils ne savaient que faire avec ce lieu-là, c'était une blessure tellement douloureuse. Quand je m'en suis approchée, j'ai vu un check-point et la police qui patrouillait et ne laissait entrer personne. Même les gens qui vivaient au-delà du mur m'ont demandé de partir. Pour eux, je n'avais pas à être là. Le seul qui a voulu m'en dire plus, c'était un imam, responsable d'une mosquée située à l'intérieur de ce lieu ostracisé. J'ai senti qu'il avait besoin de me parler de cette situation d'enfermement. Là, des émigrés jouaient au baby-foot ou improvisaient un marché entre eux, un petit monde se créait à l'intérieur de ces murs.

Michèle Cohen Hadria : *Etait-ce une sorte de camp ?...*

Moufida Fedhila : C'est un immeuble abandonné où survivent des clandestins au-delà d'un mur de quatre vingt quatre mètres sur trois mètres de haut qui fait l'impasse avec un immeuble. Un non-lieu, je dirais, suivant l'anthropologue Marc Augé qui, dans Non-lieux, « Introduction à une anthropologie de la surmodernité », exprimait

ce sentiment d' « un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel ». Ce qui ressort de ce film court *The Noise of Silence*; un paysage traumatisé, une vie en suspens. Un camp ! Oui, ce camp qui devient pour Giorgio Agamben le paradigme extrême de notre monde moderne.

Michèle Cohen Hadria : *De quoi ce mur protégeait-il les habitants ?*

Moufida Fedhila : Il était censé être « provisoire » pour stopper le trafic des revendeurs de drogue et mettre un terme aux violences récurrentes. Il est vite devenu emblématique : on le comparait au mur de Berlin. En définitive, il n'a servi à rien : les émigrés l'escaladaient quand même. Ce quartier est essentiellement habité par des émigrés. Le check-point et les policiers ont fini par les stigmatiser. Dans *A wall for Everyone* j'érigerais à mon tour un mur coupant la galerie en deux, pour mettre à l'épreuve le corps du visiteur, l'espace en lui-même, à travers ce mur qui isole son corps du reste de la pièce et de la réalité du mur à Padoue. Si mon mur de parpaings était éphémère, celui de Padoue est réel, durable et insupportable.

Michèle Cohen Hadria : *Comment ont-ils ressenti la métamorphose de la galerie ?*

Moufida Fedhila : Beaucoup connaissaient bien cette galerie et y venaient souvent. Soudain, c'était un lieu coupé en deux. Je voulais voir le corps déambuler dans cet espace transformé. C'était aussi une forme de dérision de dire: « Je peux faire ce que je veux de cet espace »... C'était absurde car quand j'ôterai ce mur l'espace redeviendrait tel quel. J'ai conçu ainsi une pièce essentielle, minimaliste, mais qui confronte le corps.

Michèle Cohen Hadria : *My Island montre une sorte de dérive des continents où chaque pays semble se refermer sur lui-même comme une boucle...*

Moufida Fedhila : Presque comme des plaques.

Michèle Cohen Hadria : *Est-ce une carte politique et migratoire ?*

Moufida Fedhila : Je me suis inspirée du travail de l'architecte, designer, inventeur et futuriste américain, Buckminster Fuller, qui fut l'un des premiers à propager une vision systémique du monde. Il s'intéressait à l'écologie et à la communication. Il a conçu des projets très intéressants. Il était respecté dans son milieu, pour ses vues avant-gardistes.

Michèle Cohen Hadria : *Nous avons évoqué l'autre jour la relativité de la ligne d'horizon qui n'est qu'un concept, car à mesure qu'on avance, cette ligne se déplace... Il n'y a pas réellement d'horizon. Concernant ton travail sur les cartographies et les points cardinaux tu joues de cette même relativité ?...*

Moufida Fedhila : Tout à fait. J'ai fait des recherches sur les cartographies. Pour Jean-Claude Groshens, « La cartographie vit de cette sorte d'ambiguïté qui la situe à la confluence de la science exacte et de l'art ». Le géographe-cartographe, à travers l'imagerie satellitaire et des systèmes de projections, « invente » une représentation visuelle de ces informations géographiques primaires. Il élabore l'architecture, prépare sa carte comme un peintre, sa toile avant d'y appliquer les formes et les couleurs. La

lecture d'une cartographie ne montre jamais exactement où commence et finit un territoire. Et lorsqu'on se rend sur place, on comprend qu'il n'existe aucune frontière absolue. Dans ma série de dessins intitulée *Dessine-Moi le Monde Mémoire*, j'invitais des passants, les gens de différents pays, à tracer les contours du monde, à se confronter à la vulnérabilité de la mémoire, avec un droit à l'erreur. Ballotté entre ces constructions et ruines qui s'y côtoient, le dessin indique un lieu habitable. Le public s'est donc attaché à un exercice complexe : dessiner de mémoire la carte du monde. Entre simplification extrême des continents, symbolisation du monde et compte rendu des détails et tracés, on aboutit à une accumulation de visions, de souvenirs et de conceptions toujours différentes.

Michèle Cohen Hadria : *Une limite conceptuelle...*

Moufida Fedhila : Conceptuelle, mais en s'approchant de la réalité, on perçoit toute l'organisation d'un pays... c'est plus palpable dans les pays du Sud : ici s'arrête la Libye, là commence la Tunisie... On ressent peu à peu une présence policière. Tout est contrôlé. Et même si une frontière peut nous sembler conceptuelle, elle ne l'est pas pour un état. Il existe un quadrillage.

Michèle Cohen Hadria : *Ton installation de drapeaux tunisiens exprime une norme analogue, nationale, linguistique, sociale. N'était-il pas risqué de l'exposer dans le climat de la révolution ? Tu as décomposé le graphisme des drapeaux, en as découpé le centre comme pour le vider de ses emblèmes, le croissant et l'étoile, que tu as placés au sol.*

Moufida Fedhila : Le drapeau est présent dans toute révolution, c'est le symbole de la patrie. En Tunisie, plus on avançait dans les événements, plus on s'attachait à cet emblème dont on ne connaissait pas forcément l'histoire. En faisant des recherches historiques, j'ai compris que peu de gens connaissent la signification de cet emblème. Le rouge du drapeau tunisien symbolise le sang des martyrs. Mais quels martyrs ? La plupart des Tunisiens pensent qu'il s'agit des martyrs qui ont libéré la Tunisie du Protectorat français. C'est faux. Il symbolise le sang des combattants ottomans pour conquérir la Tunisie tombée aux mains des Espagnols. Au fond, le drapeau tunisien est une version exacte de celui ottoman, mais inversé. Les drapeaux turc et tunisien sont très semblables en fait, ils ont la même étoile, le même croissant. Ce qui les différencie c'est le cercle blanc sur lequel sont placés le croissant et l'étoile dans le drapeau tunisien. Les Beys qui gouvernaient la Tunisie ont consenti à la France d'instaurer son protectorat, car le pays vivait une crise économique.

Michèle Cohen Hadria : *Pourquoi avoir posé à plat les emblèmes du croissant et de l'étoile sous les drapeaux alignés ?*

Moufida Fedhila : Pour traiter du côté fétichiste de tout drapeau mais aussi par rapport à l'état de la société tunisienne après la révolution. Ce drapeau était omniprésent depuis la révolution du 14 janvier 2011. Il a depuis, envahi la rue, symbolisant la contestation du pouvoir. C'est devenu un fétiche dans l'imaginaire collectif cristallisant les espoirs et les enjeux d'une nation à reconstruire. La question de l'identité ne se posait pas auparavant. Or peu à peu on a senti un nouveau sentiment émerger par rapport à la religion. Et je voulais problématiser cette question de l'identité et dire que finalement on ne fait que se cacher derrière ces symboles. Car qu'est-ce que cela représente réellement ? L'être humain a-t-il besoin de ces symboles

pour s'exprimer ? Pour moi, pas forcément. Aussi je voulais que ce drapeau soit à nu. Qu'il n'en reste rien. La question était : si j'ôte ces deux symboles de religion du drapeau que reste-t-il en réalité de l'identité tunisienne ?

Michèle Cohen Hadria : *Oui, il y a ce vide mais que faire avec... rien ?*

Moufida Fedhila : Justement, le rien c'est quelque chose, non ? En ôtant les symboles il restait quoi ? Un cercle. Un vide. Et le vide, c'est quoi ? Pour moi, c'est le champ des possibles. Cela ne peut pas être « rien ». Essayons d'imaginer le rien, est-on seulement capable de l'imaginer ? On est en réalité traversés par tellement de choses. Par le silence, même. En 1948, John Cage visita la chambre insonorisée de l'université Harvard. Cage s'attendit à « entendre » le silence lorsqu'il y entra, mais comme il l'écrivit plus tard : « J'entendis deux bruits, aigu et grave. J'en discutai avec l'ingénieur responsable qui m'informa que le son aigu était celui de l'activité de mon système nerveux et le grave celui de mon sang qui circulait dans mon corps. » Pour moi un cercle vide est plus parlant que toute tentative de mettre des mots sur les choses. D'ailleurs, comment définir une chose ?...

Le cercle offre une ouverture qui peut-être se refermera à un moment donné.

Michèle Cohen Hadria : *Cette perception des possibles est-elle liée aux cycles de l'histoire ?*

Moufida Fedhila : C'est peut-être ma manière optimiste de considérer l'Histoire... mais je crois que ce qui se passe dans les pays arabes ne se reconstruira pas en quelques années. Des problèmes récurrents relient encore l'identité à la religion, c'est très frappant. Ce qui m'intéresse est de poser d'autres questions sous-jacentes portant sur la pensée arabe et son incapacité à s'autocritiquer dans d'interminables querelles religieuses. Une lecture critique des textes religieux et de leur histoire s'impose. Comment par-là « transgresser », « dépasser » et « déplacer » ? Si je pose cette question à travers une simple étoffe, ce symbole du drapeau, c'est pour aller au-delà et poser une dialectique de l'histoire : qu'est-ce qui fait que des civilisations se construisent selon telle manière ? Le font-elles en se basant sur quelque chose ? Ou sur... rien ?...

Michèle Cohen Hadria : *Le rien peut être aussi la Révolution. Une place vacante. Ou le chaos qui peut survenir... Tous les possibles aussi. En Tunisie, les Islamistes radicaux ont posé un frein aux espoirs. On n'est pas entré idéalistement dans une révolution où « tout est beau ». Tu as parlé à juste titre dans tes textes, d'apprentissage et de situation de crise. C'est une Tunisie de l'entre-deux. Ce côté fluctuant, ces attermoissements gouvernementaux, ses complaisances face aux Salafistes, même s'ils créent des inquiétudes, montrent ce moment rare où un peuple se cherche...*

Moufida Fedhila : Aussi j'ai placé cette boîte noire à côté des drapeaux avec, imprimé ; « *Material of Self Destruction* ». Toujours cet esprit de dérision... Comme pour dire : voilà tu as le matériel et maintenant tu peux aussi te détruire avec. Cette identité tunisienne qui se renferme sur elle-même, c'est récurrent, ça rejoint ce qui se passe en France, dans le Nord, où on a assisté à un repli et à une crispation identitaire qui apporté des suffrages à Le Pen. Mais ces raidissements se produisent dans toute société. On sent aujourd'hui combien il est présent partout. On revient à ce paradoxe ; observer comment on s'ouvre ou se referme sur soi. On veut affirmer son identité. Comment affirmer sa différence ? Par des signes distinctifs qui nous démarquent. Et généralement c'est l'appartenance religieuse qui l'exprime. C'est

comme une Cocotte-Minute qui peut exploser à tout moment. Moi, j'observe ce qui se passe à l'intérieur, cette explosion imminente qui porte sur l'identité arabe. Mais encore faut-il savoir si l'identité se limite au religieux. On pourrait la rattacher à bien d'autres éléments. J'ai réalisé ce travail en 2011. Et je constate en 2013, que les choses ont changé en Tunisie. L'autre fois, tu évoquais le retour à la charia en Libye. La législation tunisienne en matière de droits des femmes était sans équivalent, depuis une soixantaine d'années, dans le monde arabo-musulman. Avec l'arrivée des islamistes au pouvoir, ces droits sont bafoués. On prétend remplacer l'égalité de la femme par sa « complémentarité » avec l'homme. J'ai senti un monde s'effondrer comme un château de sable en entendant ça. Au lieu de se battre pour des droits qui manquaient au Code du Statut personnel, il faut tenter de sauver ce qui reste. En tant que femme et qu'artiste, je me sens visée, et d'autant plus par ce qui s'est passé au Palais de l'Abdellia. J'en ai senti tout le poids à travers la Fatwa lancée par l'Imam de la Zitouna, appelant à ma mort. Mais moi, ce qui m'intéresse en réalité n'est pas cette histoire de la religion mais poser des questions et faire en sorte qu'une autre personne puisse aborder d'elle-même d'autres problématiques... sans forcément y trouver de réponse, d'ailleurs.

Michèle Cohen Hadria : *Fatima Mernissi, sociologue marocaine, a écrit sur le statut de la femme au Maghreb. Elle a focalisé une étude sur la territorialité, la partition générée de l'espace arabo-musulman, au sens traditionnel.*

Moufida Fedhila : Mais en Tunisie, malgré les acquis des droits sociaux, si la dimension culturelle – au sens large – ne suit pas, ça ne marchera pas. Même si Bourguiba a instauré en 1956 les droits des femmes, il n'empêche que des filles se marient encore très tôt, portent le voile et aujourd'hui arborent le Niqab – signe étranger à la société tunisienne – et n'ont pas le droit de s'exprimer. Il y a donc un immense travail interne à accomplir.

Michèle Cohen Hadria : *Dans les trois mois qui ont suivi l'Indépendance tunisienne, Bourguiba instaura le Statut du Code personnel, mais après quelques années, il a dû composer avec les conservateurs. On ne peut imposer une modernité sans transition. Une amie, qui me parlait d'Atatiürk, me disait que, comme Bourguiba, Atatiürk avait paradoxalement instauré un « Modernisme autoritaire » qui comptait sans cette sédimentation des mentalités, des coutumes, des usages. C'est vrai que personne ne met en doute l'émancipation des femmes, mais il faut se demander également si tout cela n'est pas advenu trop brutalement.*

Moufida Fedhila : Ce problème de la transgression est une question essentielle dans l'art. Tu parles de ce problème au niveau d'une évolution sociale et politique, mais par rapport à l'art, comment gère-t-on la transgression ? Va-t-on « y aller, » en se disant que les œuvres vont choquer, ou progresser doucement pour favoriser un apprentissage. C'est une vraie question pour l'art ! Une fille du MLF (Mouvement de Libération de la Femme) a récemment posé nue. Bien sûr, ce n'était pas de l'art mais de l'activisme. Mais imaginons seulement une oeuvre d'art, dans ce sens... Ce problème s'est posé au « Printemps des Arts à Tunis ». Pourtant il n'y avait pas d'oeuvres choquantes. Cela pose la question de la manière dont on construit son travail. S'agit-il de satisfaire à une norme ?... Faut-il se dire « Mon travail va dans le bon sens du poil ? ». Je ne crois pas que ce soit le rôle de l'art. L'art doit « transgresser. » Plus encore dans ce genre de société qui enferme la pensée libre et rétrograde afin d'instaurer une politique religieuse.

Michèle Cohen Hadria : *Venons-en à tes performances réalisées à Tunis. Tu as pris trois semaines pour analyser la rue. Quelle méthode as-tu adoptée dans cette effervescence qui a suivi la chute du régime ?*

Moufida Fedhila : Je me suis imposé d'être dans la rue tous les jours. Il se passait toujours quelque chose à Tunis. La ville était investie. On se réunissait pour réclamer, manifester... J'y ai vu, pour la première fois, des Salafistes en prière dans les rues. Il y avait aussi la fête du Travail. Et je me disais « comment faire exister l'art au milieu de ces réclamations sociales ou religieuses » ? L'art devait pouvoir y trouver sa place. A Tunis, la création ne s'exposait que dans des galeries. Et tous ces passants dans la rue n'allaient pas forcément voir des expositions en galerie. En Tunisie, l'art se destine à une élite. J'ai voulu poser la question de la place de l'art dans l'espace public d'une société en transition, en lien avec le contexte politique. A ce moment, on vivait une impasse. Les Tunisiens crurent que la Révolution, l'arrivée d'un gouvernement résoudraient leurs problèmes. Au lieu de ça, on assisté à des querelles interminables sur la Constitution, le nombre de sièges à l'Assemblée... La préoccupation de ces soi-disant représentants du peuple n'était pas capables d'apporter des solutions, alors qu'il y avait urgence. Je me suis dit qu'il devait exister un personnage semblable à ces chefs d'états qui prétendent sauver le pays, et que cela ne pouvait être que Super Man ! (Rires). Super Man a un pouvoir infini, il peut « tout » résoudre ! Il a ce côté un peu « Bon Dieu »...

Michèle Cohen Hadria : *Comment les gens ont-ils réagi devant l'urne de vote symbolique que tu proposais ?*

Moufida Fedhila : Voter, était un geste tout nouveau pour les Tunisiens. Quand j'ai apporté l'urne sur l'avenue Habib Bourguiba, ils la regardaient bizarrement et ne savaient que faire : « Qu'est-ce qu'on fait ? On vote ? On ne vote pas ? » Cette performance filmée par la chaîne Al Tunisia a créé une sorte d'agora. Tout le monde s'est mis autour et a posé des questions : « C'est quoi ? Un parti politique ? » « Une manifestation pour réclamer quelque chose ? » D'autres comprirent qu'il s'agissait d'un acte artistique. Mais la plupart des gens ne savaient pas ce qu'est une performance... c'était la première fois qu'ils en voyaient... Certains ont tenté d'y mettre fin. J'avais apporté un texte pour expliquer le travail. Je sentais que ce que je voulais faire était neuf et j'ai voulu donner un maximum d'informations pour que les gens arrivent à y entrer. Il fallait préparer le terrain pour que les gens se posent des questions. Malgré ce texte d'introduction, certains sont venus me voir à la fin et m'ont dit : « Je n'ai pas compris, si c'est un parti, nous pouvons avoir notre carte d'adhérent ? ». Mais ça s'est très bien passé, dans l'ensemble, comme tu l'as vu dans la vidéo, une personne ne savait quoi penser mais vers la fin, elle décide de voter. C'est ça qui m'intéressait. Comment on transforme son comportement, on prend conscience politiquement et on comprend comment devenir l'auteur de nos actes. Ben Ali avait instillé aux Tunisiens ce sentiment de n'avoir aucune existence citoyenne. Ma mère ou moi pouvions avoir une carte d'adhérent à son parti sans l'avoir demandée, et d'autres pouvaient aller voter en notre nom et lui donner nos voix ! Mon travail s'attachait à ce rapport d'un citoyen qui décide à part entière de ses choix politiques. A travers le geste de voter, je voulais restaurer ce droit, et « panser » ces fractures qu'on a besoin d'évacuer...

Michèle Cohen Hadria : *Le point de départ de cette performance au Théâtre national de Tunis avait-il une valeur symbolique ?*

Moufida Fedhila : Oui, car pendant les événements c'est là que tous se retrouvaient. Partir d'un lieu culturel – le théâtre – qui a aussi un rapport avec le politique avait ce sens. La rue touche les gens, et tous n'ont pas accès à l'art. Au théâtre il faut payer un billet, on n'en a pas toujours les moyens... Pour certains, aller au théâtre n'est pas nécessaire. Mais je voulais poser la question de la nécessité de l'art dans la société: il n'y a pas que les politiques à décider de nos vies. Faire évoluer la pensée, la manière de concevoir le monde, cela passe par l'art. Si l'art reste dans sa tour d'ivoire, il sera incompris.

Michèle Cohen Hadria : *L'avenue Habib Bourguiba était-ce aussi un symbole ?*

Moufida Fedhila : C'était aussi en rapport aux événements qui avaient fait sortir les Tunisois pour discuter, débattre. Pour ma deuxième performance sur la grande place, derrière la Casbah, c'était très difficile d'avoir une autorisation à cause des ministères qui l'entourent; on ne me l'a accordée que la veille au soir, alors que j'avais préparé ma performance pendant un an ! Pour moi c'était une revanche car c'est aussi un lieu symbolique de pouvoir. C'est là que les décisions du gouvernement se prennent. J'offrais un espace plus libre à la création. Il est vrai que j'y invitais les gens à écrire la... Super Constitution (Rires).

Michèle Cohen Hadria : *Ces éléments de cultures populaires, le Football, une panoplie de Super Man, visaient-ils une meilleure accessibilité du public ?*

Moufida Fedhila : Ces formes me convenaient pour leur impact. Peu importe ce qu'on pense de ce qu'il y a autour du sport, pour moi le foot représentait la vie. Je me suis inspirée des Monty Python et de leur humour. Ce sketch magnifique où Karl Marx arrive et s'échauffe pour un match avec les philosophes de la Grèce antique... et puis, ce sport représente quelque chose, il y a un ballon et un but... Cela nécessiterait une immense explication... Durant la Coupe du Monde 1998, Ignacio Ramonet, traite dans l'article intitulé « Planète football », dans le Monde Diplomatique, de ce rapport universel au football : « Le football est le sport international numéro un. Mais c'est indiscutablement plus qu'un sport. Sinon, il ne susciterait pas un tel ouragan de sentiments contrastés.

« Un fait social total », a dit de lui le grand essayiste Norbert Elias. On pourrait affirmer aussi qu'il constitue une métaphore de la condition humaine. Car il donne à voir, selon l'anthropologue Christian Bromberger, « l'incertitude des statuts individuels ».

Michèle Cohen Hadria : *Les jeunes étaient partis prenante, même des jeunes fille voilées, tous étaient conscients de l'intérêt de la chose. J'ai senti un grand désir dans cette jeunesse tunisienne.*

Moufida Fedhila : J'ai mis du temps à digérer cette performance car j'en avais reçu beaucoup d'énergies. Je ne pensais pas que cela allait devenir aussi énorme dans l'imagination de ces jeunes. Mais il y avait tous les âges. Et tellement d'énergies ! Ils courraient vers nous : « Attendez-nous ! On veut avoir notre cape ! ». En les poussant à cette évolution j'avais atteint mon but. Ce « Je participe ! » montrait chez eux une grande imagination. Il y a aussi un autre élément, l'humour tunisien. Ce sont des

choses qu'on remarque dans les caricatures qui circulent sur Facebook, un élément tragique repris de façon tragi-comique. C'est, je pense, leur manière de transcender un moment politique difficile.

Michèle Cohen Hadria : *Super-Tunisian était la première performance dans l'espace public tunisien. Mais certains vous ont investis et vous ont empêchés de continuer...*

Moufida Fedhila : Dans la première performance nous avons été agressés sur l'avenue par la police civile. Mais dans la performance sur la place du Gouvernement, ces intrusions censées nous disperser faisaient partie du jeu. J'avais écrit un texte en arabe et en anglais pour l'expliquer. J'avais recruté deux acteurs qui apparaîtraient vers la fin. Ils avaient deux cartons, bleu et rouge. Sur le bleu, la phrase de Gilles Deleuze :

« Créer c'est résister ». Sur le rouge, la devise du Club de Football brésilien, Corinthians : « Perdre ou gagner mais toujours en démocratie ». Le Brésil fut longtemps sous dictature. A cette époque, le mouvement était mené par Sócrates, un peu avant les élections, les joueurs ont inscrit sur leurs maillots des messages incitant les citoyens à voter et avaient osé lever la pancarte portant le mot « Democracia ». Je l'ai découvert après. J'ai demandé à mes deux acteurs, d'intimider les autres. Pourquoi? Ce sont des choses récurrentes dans la société tunisienne. Certains exercent toutes sortes de coercitions, de censure. Qu'il s'agisse d'un individu, de la police, de quelqu'un qui détient un quelconque pouvoir, ils font irruption et inhibent les autres : « Que fais-tu là ? Dégages d'ici ! T'as pas le droit de manifester dans la rue ! ». C'était un nouveau phénomène de censure du citoyen par un autre... Ce qui m'intéressait était de montrer que dans l'euphorie de la révolution où chacun sentait qu'il pouvait enfin décider, écrire des choses librement, la censure pouvait surgir à nouveau. Je voulais recréer ce moment, leur faire sentir ce danger. D'autres ont réagi autrement face aux deux acteurs. Ils se sont fâchés, ont voulu les agresser. On est venu calmer le jeu et leur expliquer que cela faisait partie de la performance. Le réel se confondait au fictif. Le plus intéressant était de leur faire traverser ce moment où on passe de la liberté à la censure.

Michèle Cohen Hadria : *Tu écris « l'illusion démocratique tend à détruire l'illusion politique et se détruire elle-même ». Mais que peut-on faire sans cette illusion démocratique ? On est pratiquement obligés d'entretenir cette aspiration, même si elle est souvent fauchée par des scandales politiques... comme en France.*

Moufida Fedhila : C'est tout le problème de la démocratie. Qu'est-ce que la démocratie dans notre monde moderne ou ultra moderne ?... C'est plus palpable en Tunisie ou en Egypte où on voit qu'au nom de la démocratie, on donne aux partis islamistes le droit d'exister. Sinon, on nous aurait taxés de dictature. De ce droit de participer aux élections, qu'ont-ils fait ? Ils nous enferment, nous confisquent nos droits. Un exemple : nous n'avons toujours pas de Constitution, alors que c'était planifié et qu'ils auraient dû se retirer un an plus tard. Or ils ne sont pas partis. On attend toujours les élections et on n'a rien. On nous conduit à une dérive. Cette problématique se pose un peu partout. En Tunisie, c'est plus flagrant que dans le monde occidental... Face à l'idéal de démocratie la question est : « Comment faire le moins de dégâts possible ? ». On doit y réfléchir. Les Grecs de l'Antiquité ont défini le concept en le théorisant en termes spécifiques. Encore une fois, on en revient à l'utopie. La chose qui peut marcher est peut être d'essayer de se rapprocher de

l'utopie. Bien sûr, elle n'est pas réalisable. Mais la démocratie non plus n'est pas réalisable, selon moi. On en a juste une idée, on s'en approche le plus possible malgré l'intrusion d'intérêts et d'enjeux autres....

Michèle Cohen Hadria : *Dans ta deuxième performance, la notion de participation citoyenne s'est précisée.*

Moufida Fedhila : C'est après cette deuxième performance que j'ai reçu des menaces de mort. Pourtant c'était dans une galerie, non dans l'espace public. L'idée était que « Super-Tunisian » était censé suivre l'évolution de la société tunisienne. Mais à ce moment, on subissait une stagnation des espérances. Il y avait une dépression incroyable. Et moi, je voulais que « Super-Tunisian » apparaisse en anti-héros, en clown déchu... Je faisais comme s'il avait besoin de la force des gens qui interviendraient dans cette performance intitulée: « Super-Tunisian est dans le pétrin, elle fait appel au hasard ». Tout partait d'un jeté de dé. Chaque dé portait sur ses faces des chiffres correspondants aux événements qu'avait connus la Tunisie. Le chiffre 20 (du 20 mars, jour de l'Indépendance), Le 23 (du 23 octobre, jour des élections), le 7, (du 7 novembre, coup d'état de Ben Ali), le 14 (du 14 janvier 2011 et du soulèvement). J'ai ajouté le chiffre 1 et le zéro. Le 1, pour le décideur, le zéro pour tous les possibles. Le visiteur entrait dans un carré tracé au sol, appelé « Free Speech Zone ». Un ou deux à la fois seulement y étaient autorisés. Les autres attendaient hors du périmètre. Le visiteur jetait les dés. Et à partir de là, il formulait une pensée, même un seul mot... pour aider « Super-Tunisian » dans ce moment difficile... C'est drôle, certains obtinrent deux 7 à la suite, et là, ils se sentaient mal. Si le 7 est porte-bonheur pour d'autres, pour les Tunisiens c'est le chiffre de la malchance, du jour du coup d'état qui enclencha vingt trois ans de dictature. Je leur permettais alors de réessayer, pour que d'autres chiffres leur suscitent de nouvelles idées... Mais tout ça parlait aussi de notre rapport à l'histoire : comment se reconstruit-on, aujourd'hui face à ce passé? Sur toutes pancartes, il y avait des messages sur l'art, l'actualité, des critiques contre le Ministre de l'Intérieur, des choses parfois très personnelles. Les uns écrivaient une phrase, d'autres, une lettre seule, « Le temps pour l'amour, le temps contre l'obscurantisme », « Vive la Tunisie », « La balle est dans mon camp ». Un message en arabe aux Salafistes: « Tu ne me fais pas peur » ou « Fe'dina » qui veut dire « il y en a marre » ou « je suis une femme libre »; ou « Un chien aboie sur un avion »... un artiste a écrit ça. « M'ala ghas'ra » qui signifie l'impasse, par rapport à la politique. Des enfants aussi ont fait des dessins. Il y avait du monde ce jour-là. J'ai senti en eux cette soif de participer...

Michèle Cohen Hadria : *Dans tes portraits photographiques des Tunisiens les gens portent la cape de « Super-Tunisian », même cette petite grand-mère aux cheveux teints au henné ...*

Moufida Fedhila : Oui, je voulais retrouver dans leur vie quotidienne un boulanger, un boucher, un écolier, le gardien d'une mosquée à Mahdia...

Michèle Cohen Hadria : *Et ce titre Fuck Democracy, Miracle Too ?*

Moufida Fedhila : Toute démocratie relève presque du miracle, tant elle est difficile à atteindre !

Michèle Cohen Hadria : *La politique n'est vraiment qu'un point de départ dans ton travail.*

Pour aller vers quoi?

Moufida Fedhila : Je m'en inspire, car la politique est récurrente, c'est ce qui nous « bouffe » tous les jours. Mais ce qui m'intéresse ce sont les individus. Leur manière de...

Michèle Cohen Hadria : *De résister?*

Moufida Fedhila : Mais aussi d'habiter le monde poétiquement, selon Hölderlin. Pour Heidegger : « Il s'agit d'un combat contre nous-mêmes, de nous arracher au quotidien et de nous transporter en un saut dans la sphère de la poésie qui n'est pas un simple moyen d'expression mais la voie par laquelle les puissances originelles de l'Être [...] peuvent nous atteindre ». Je vois aussi dans les individus une sorte de passage. Cette façon dont ils traversent ces moments-là... Au-delà du réel, il s'agit pour moi d'observer en eux cette sorte d'alchimie.

Michèle Cohen Hadria : *On évoque de nos jours une « éthique mondialiste ». Il y a donc un espoir. Entre Egyptiens, Tunisiens et d'autres pays arabes des circuits de communications sont possibles.*

Moufida Fedhila : Tu relèves un point important. En France, Internet, les réseaux sociaux, Facebook, n'ont pas la même importance que dans les pays arabes. Cela pose le problème des connections et de ce qui se fait dans l'art. Actuellement des débats se font jour dans les institutions culturelles, dont l'un, organisé par Roberto Cimetta à l'Institut français de Beyrouth. Cette réunion regroupait 55 artistes, opérateurs culturels, journalistes, représentants institutionnels, experts et membres du Conseil d'Administration du FRC, membres de la plate-forme Istikshaf, de 21 pays à laquelle j'ai participé à Beyrouth. On s'est posé la question de créer un réseau artistique et une mobilité des artistes dans ces pays. Créer des échanges artistiques malgré les fermetures qu'on impose à travers les visas entre pays arabes, à la barrière Nord/Sud, pour que l'art devienne une force qui compte. Une révolution culturelle est en cours à travers le numérique : quelles forces déployer pour que l'art y contribue ou qu'il constitue même un axe pour libérer ces limites imposées ? Il n'y a pas que la politique pour faire évoluer les choses. Comment, à travers l'art, faire penser, réfléchir aux situations, inciter une participation par d'autres biais ? Inventer une force créatrice, des ponts qui n'existaient pas entre artistes du Bahreïn, de Jordanie ou d'Afrique par un réseau plus fort. Car ce qu'on attaque d'abord dans les dictatures, c'est l'art, les artistes, les intellectuels. Comment tenir les sociétés du bon côté, pour les aider à évoluer autrement. Plus on multiplie ces échanges, rencontres, expériences, performances, plus cette force deviendra réelle. Cette force de l'art, ces sociétés en manquent tellement. Nous sommes au début d'une révolution politique, mais de la révolution culturelle qu'en est-il ? La révolution de la pensée est cruciale, c'est d'elle que tout part.

Michèle Cohen Hadria : *Les artistes tunisiens ont été directement attaqués. Il y a eu d'importants saccages d'oeuvres lors de la session annuelle du « Printemps de Tunis »... Comment confronter ces forces iconoclastes si violentes ?*

Moufida Fedhila : Ne jamais s'arrêter. C'est la seule façon, je crois. Créer encore, créer toujours. Et exister. Résister.